Julien FERRANT et Tiphaine GUILLABERT-MADINIER
(dir.), *Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes*
(XVI^e siècle)

Paris, Classiques Garnier, 2019

Olivier Marin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhr/11579>

DOI : 10.4000/rhr.11579

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2021

Pagination : 758-760

ISBN : 978-2-200-93378-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Olivier Marin, « Julien FERRANT et Tiphaine GUILLABERT-MADINIER (dir.), *Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes (XVI^e siècle)* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11579> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.11579>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2022.

Tous droits réservés

Julien FERRANT et Tiphaine GUILLABERT-MADINIER (dir.), *Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes (XVI^e siècle)*

Paris, Classiques Garnier, 2019

Olivier Marin

RÉFÉRENCE

Julien FERRANT et Tiphaine GUILLABERT-MADINIER (dir.), *Le Langage et la Foi dans l'Europe des Réformes (XVI^e siècle)*, Paris, Classiques Garnier, 2019, 355 p., 22 cm, 34 €, ISBN 978-2-406-08592-8.

- 1 *Semper nova et vetera*. Que les Réformes du XVI^e siècle aient mis sens dessus dessous non seulement les contenus de la foi, mais encore le langage dans lequel ceux-ci se disent et se communiquent : voilà un thème ancien qui est ici repris à nouveaux frais par un duo de jeunes chercheurs, qui ont rassemblé autour d'eux une quinzaine de collègues de six nationalités différentes. Du colloque tenu sous leur houlette en juin 2017 à l'université Paris-Sorbonne, il est sorti un volume passionnant, quoique de qualité inégale.
- 2 Comme souvent, l'Europe annoncée dans le titre n'est guère qu'une métonymie pour désigner les pays méditerranéens. L'Italie et la France se taillent la part du lion, avec respectivement 5 et 4 communications. L'Europe du nord apparaît beaucoup plus discrètement et se réduit peu ou prou à l'Empire. Rien sur l'Angleterre, les Pays-Bas ni la Scandinavie. Cela étant, le déséquilibre géographique est quelque peu racheté par la mise en évidence de contacts et de circulations à plus ou moins longue distance. Ainsi Guillaume Alonge montre-t-il comment la réception de Martin Luther chez les *spirituali* italiens du type de Federico Fregoso a été préalablement filtrée par les cercles évangéliques français (« La langue des évangéliques. Du *Dialogue en forme de vision*

nocturne (1524) au *Beneficio di Cristo* (1543) », p. 61-79) ; quant à Elena Bonora, elle suit l'évolution du regard porté par le Vénitien Giovanni Francesco Commendone sur la situation confessionnelle consécutive à la paix d'Augsbourg (« Comprendre et décrire un autre monde. Le voyage d'un nonce dans l'Europe des confessions et du pluralisme religieux, 1560-1562 », p. 215-224).

- 3 Un autre mérite du livre est de déployer presque toute la palette des Réformes, loin de tout cloisonnement confessionnel. Sont en effet étudiés non seulement Martin Luther (Tiphaine Guillabert-Madinier, « Le langage carnavalesque de Luther », p. 23-32) et des auteurs phares de la Réforme suisse comme Guillaume Farel (Nathalie Szczech, « Ravir les fidèles aux ténèbres. Langage et stratégies discursives au sein du groupe de Neuchâtel », p. 101-130), mais aussi les chocs en retour que la vulgarisation des débats religieux a pu provoquer parmi les défenseurs intransigeants de l'ancienne foi (Julien Ferrant, « Noël Béda ou le langage de la croix », p. 151-168) ou les dévots espagnols (Antoine Roulet, « Dieu à l'exclamatif. Usages de la parole, de l'écrit et posture dévote dans les oraisons jaculatoires, Espagne, XVI^e-XVII^e siècles », p. 171-189). L'entre-deux confessionnel des évangéliques n'est pas mal représenté non plus, alors que manquent à l'appel les anabaptistes et les antitrinitariens. Remarquons cependant que les contributeurs ne se sont guère aventurés à confronter le traitement de la question linguistique par les différentes confessions : seul Robin Briggs l'a tenté, dans une communication hélas bien trop superficielle pour convaincre (« Catholiques et protestants. Les langages du mal », p. 191-200).
- 4 S'il m'est permis de formuler une critique de fond, c'est toutefois l'absence de toute ouverture transdisciplinaire qui me paraît ici la plus préjudiciable. Alors même que le sujet l'imposait, les maîtres d'œuvre du volume se sont privés de faire appel aux éclairages de leurs collègues littéraires et linguistes. Les travaux récents de Carine Skupien Dekens et d'Anne-Pascale Pouey-Mounou sur le patois de Canaan et la sémantique du scandale, entre autres, sont superbement ignorés. Résultat : l'expression de la foi est abordée de loin, sans que soit proposée la moindre analyse un tant soit peu fouillée du vocabulaire et du style, ni que soient théorisées la question du rapport entre langue et langage et celle des sociolectes. Un tel chauvinisme disciplinaire laisse pour le moins perplexe.
- 5 D'un point de vue formel, on ne manquera pas non plus de regretter les innombrables coquilles qui maculent le volume. Que les contributions des auteurs étrangers soient émaillées d'italianismes ou d'hispanismes, passe encore. Mais que des francophones massacrent la ponctuation, confondent à tout-va « quoique » et « quoi que » (p. 18), « acceptation » et « acception » (p. 148), « à l'envi » et « l'envie » (p. 13), « moral » et « morale » (p. 142), abusent du pléonasme « car en effet » (*passim*) confine à l'analphabétisme. Sans doute la louable rapidité avec laquelle les actes du colloque ont été édités l'explique-t-elle en partie. Mais la langue de la science méritait mieux.
- 6 Qu'on ne s'y trompe pas. Le volume tel qu'il est recèle des richesses inestimables. Sans prétendre établir un quelconque palmarès, on relèvera l'intérêt particulier que revêtent les articles de deux collègues transalpins chevronnés : avec la finesse qu'on lui connaît, Lucia Felici restitue l'affleurement de la parole féminine dans les sources inquisitoriales (« Le langage féminin de l'hérésie dans l'Italie du XVI^e siècle ») ; Massimo Firpo, sur la base de nombreuses images ambiguës et/ou cryptées dans la Florence des Médicis, émet l'hypothèse stimulante d'un nicodémisme figuratif (« Le langage des images et l'hérésie dans le Cinquecento italien », p. 241-255). Des collègues moins

aguerris qu'eux n'ont pas été en reste de découvertes. Signalons, outre l'article décapant de Julien Ferrant déjà cité, les belles études de cas fournies par Damien Tricoire (« Le langage du corps. Théâtralisations jésuites et entreprise de conquête spirituelle », p. 271-284) et Nicolas Richard (« Des rêves mystiques en trois langues. Le carnet d'Ernest Platejs z Platenštejna », p. 285-297). Bref, le lecteur trouvera amplement, dans cette auberge espagnole par endroits mal dégrossie, de quoi se restaurer.

AUTEURS

OLIVIER MARIN

Université Paris Nord – Sorbonne Cité.